
Stefano Boni, *Le Strutture della disuguaglianza : Capi, appartenenze e gerarchie nel mondo Akan dell'Africa occidentale*

Milano, Franco Angeli, 2003, 303 p., bibl., gloss., index, ill., fig., tabl.

Alessandra Persichetti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2572>

DOI : 10.4000/lhomme.2572

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 213-215

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Alessandra Persichetti, « Stefano Boni, *Le Strutture della disuguaglianza : Capi, appartenenze e gerarchie nel mondo Akan dell'Africa occidentale* », *L'Homme* [En ligne], 180 | 2006, mis en ligne le 25 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2572> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2572>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Stefano Boni, *Le Strutture della disuguaglianza : Capi, appartenenze e gerarchie nel mondo Akan dell'Africa occidentale*

Milano, Franco Angeli, 2003, 303 p., bibl., gloss., index, ill., fig., tabl.

Alessandra Persichetti

- 1 DANS UNE période caractérisée par le déclin des études sur la morphologie sociale et sur le pouvoir, ce livre de Stefano Boni a le mérite de redonner son importance au sujet des relations de domination et de subordination. Fruit d'une recherche de terrain décennale conduite en aire culturelle akan dans le royaume de Sefwi Wiawso au Ghana, cette monographie excelle dans la méticulosité et la richesse d'une description ethnographique qui l'inscrit dans le sillon de la tradition empiriste britannique d'anthropologie sociale.
- 2 L'auteur repère dans l'inégalité et dans la hiérarchie les traits caractéristiques de l'organisation sociale sefwi et les valeurs dominantes de l'idéologie, qui s'y rapportent. Après avoir écarté les approches marxiste, évolutionniste et typologique jugées réductrices et ethnocentriques, les formes de subordination dans cette société sont envisagées au moyen d'un appareil conceptuel qu'on pourrait associer à Louis Dumont, en tant qu'expressions d'une idéologie hiérarchique.
- 3 L'analyse « des structures » de cette idéologie se déploie en trois moments. Dans un premier temps, l'auteur procède à l'identification des principes d'évaluation, dont les trois plus significatifs (l'origine ancestrale, la séniorité, le genre) ordonnent et justifient l'attribution inégale de pouvoir, de droits et de devoirs. Puis il décrit quatre des principaux idiomes et modalités d'expression, de production et de renforcement de l'ordre hiérarchique : la terminologie de parenté, celle des relations de propriété, l'activation de sanctions spirituelles et la sémantique des transactions (de nourriture et de boissons alcooliques). Enfin, il pointe l'individuation des principes logiques et formels qui sous-tendent les représentations et les conceptions indigènes implicites de

la hiérarchie : la convertibilité des relations hiérarchiques (sur la base de l'association symbolique entre esclaves, jeunes et femmes) ; le rang, conçu localement comme une échelle graduée sur laquelle sont disposés, à travers l'attribution différenciée de valeur, individus et groupes ; l'opposition hiérarchique en tant qu'application du principe d'englobement du contraire dans la conceptualisation locale de la structure des groupes sociaux (unité d'une part, complémentarité et opposition de l'autre, définissent la relation entre le chef et les membres du groupe à différents niveaux : royaume, lignage, groupe domestique, etc.).

- 4 L'ouvrage est remarquable non seulement pour la finesse documentaire avec laquelle il décrit les figures de la subordination et de la dépendance en aire culturelle sefwi (le sujet, l'esclave, l'apprenti, le travailleur donné en gage, le salarié, l'étranger immigré), mais surtout pour son investigation des motivations et des *habitus* qui poussent les subordonnés à accepter leur rôle, et des formes que revêt le pouvoir dans ce système social. Dans la société sefwi, l'inégalité du pouvoir, conçue comme intégration de capacités diverses et complémentaires, est perçue comme un principe d'ordre naturel, nécessaire, utile, désirable. Obéissance et soumission sont les vertus demandées aux subordonnés, les conflits sont minimisés ou niés. Par ailleurs, le chef (roi, chef de village, chef de famille, etc.), propriétaire de la richesse collective et doué d'un accès privilégié au surnaturel grâce à une force spirituelle supérieure, est considéré comme responsable du soin et de la prospérité du groupe entier et est destitué s'il manque à ses devoirs, à l'exercice vertueux du pouvoir.
- 5 Voici la fresque brossée par l'auteur, correspondant à un modèle organiciste de solidarité hiérarchique apparemment très distant de la théorie des groupes de descendance unilinéaire développée par Meyer Fortes dans son étude sur les lignages asante (qui appartiennent comme les Sefwi à l'ensemble des sociétés akan) : selon Stefano Boni, le célèbre anthropologue aurait ignoré les hiérarchies internes et les conflits entre les membres des *corporate groups*, en mettant en évidence la cohésion et la solidarité.
- 6 Les deux ethnographies semblent se contredire, pourtant, cela n'est qu'apparent. L'idéologie hiérarchique est-elle vraiment aussi totalisante, ou, au-delà des revendications d'autonomie et des actions de dissension et de résistance à l'autorité traditionnelle, y a-t-il de la place dans la société sefwi pour un idéal et une *praxis* d'égalité ? L'absence d'une théorie indigène de l'inégalité et d'un concept indigène correspondant à la notion de hiérarchie est-elle révélatrice ? Peut-on supposer que les deux valeurs hiérarchie et égalité, coexistantes, dépassent la contradiction en se soudant dans un idéal d'égalité (égale dignité) dans la différence (de pouvoir, d'autorité, de statut) ?
- 7 Cette dernière question en sollicite encore d'autres. Quelles formes l'égalité peut-elle prendre dans une « société sans individus », où on ne donne pas la prééminence aux droits individuels, où existent des formes d'identité collective si contraignantes ? Quelle place l'individu et l'égalité peuvent-ils avoir dans une société où tous sont des dépendants ou ont des dépendants ?
- 8 Un témoignage ethnographique ne peut certainement pas répondre à la question philosophique de l'universalité de l'inégalité, mais il peut contribuer à éclairer les différentes conceptions de l'égalité et de l'ordre social, en mettant ainsi en évidence les traits hiérarchiques et holistes des sociétés individualistes et les marges d'autonomie et de liberté personnelle dans les sociétés holistes. Chez les Sefwi comme dans d'autres

systèmes holistes, où les principaux critères d'attribution de valeur sont relatifs et sujets à manipulation (le genre est établi biologiquement), les « structures de l'inégalité » apparaissent moins déterministes que dans les systèmes sociaux fondés sur les différences de race, de sang, de caste, de classe, mais non moins oppressantes pour autant.

- 9 L'originalité de l'ouvrage tient surtout à sa démarche innovante. En rupture avec les approches jugées ethnocentriques qui classent l'inégalité par domaines distincts (inégalité politique, économique, de genre, etc. ; ou bien : prêt sur gage, esclavage, travail salarié, système de classes d'âge) selon une perspective occidentale, l'auteur propose une analyse plus fidèle à la perception locale : une compréhension unifiée des différentes formes de subordination à travers l'identification des principes logiques formels sous-jacents (valeurs et rang, principe de gradation des éléments par rapport à l'ensemble, englobement du contraire). Le modèle analytique construit par l'anthropologue prétend rendre compte non seulement des comportements, mais aussi de l'idéologie locale, c'est-à-dire du système symbolique et conceptuel qui fournit aux acteurs sociaux une compréhension intuitive et immédiate de leurs relations sociales. Les Sefwi ne distingueraient donc pas les différentes figures et formes de la domination et de la subordination, mais les penseraient selon une logique d'équivalence fonctionnelle, formelle et métaphorique (l'englobement et la délégation d'autorité à différents niveaux ; le roi comme le chef de famille, l'esclave comme femme, etc.). Par ailleurs, la description ethnographique interroge cette construction théorique dans la mesure où elle montre les différentes manières de concevoir et classer localement l'inégalité et suggère que le modèle indigène ne coïncide qu'en partie avec le modèle analytique. En effet, à partir des cas présentés on peut déduire que, si les Sefwi conçoivent l'inégalité en termes de structures et principes formellement identiques, ils distinguent néanmoins différentes formes de domination et de dépendance : certaines formes sont perçues et conçues comme négatives (esclavage) ou bien comme « normales » et « naturelles » (genre, parenté), d'autres sont perçues et conçues comme négociables (insertion de l'étranger à travers la manipulation des généalogies), d'autres enfin comme extrêmes, imposées par la force et la violence.
- 10 Le livre est donc d'autant plus intéressant que, initialement voué à faire de l'inégalité un objet et un domaine d'étude autonomes, il dépasse ses prémisses méthodologiques dans une direction imprévue et féconde : en laissant entendre que le pouvoir est répandu et multiforme et ne se réduit pas à ses expressions institutionnelles et juridiques, ni même aux « structures de l'inégalité » qu'il a créées, les phénomènes de domination et de subordination sont abordés à travers leurs manifestations multiples et spécifiques dans les différents domaines de l'existence telle qu'elle est conceptualisée dans l'idéologie locale.
- 11 On lira avec plaisir cet ouvrage bien construit et documenté, doté d'une excellente bibliographie, mûri sur le terrain, et qui constitue une contribution originale aux études sur la hiérarchie et la dépendance.